

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LE CŒUR INVINCIBLE

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

L'Aile des vierges

Les Jours brûlants

Une toute petite minute

Sous le soleil de Soledad

LAURENCE PEYRIN

LE CŒUR INVINCIBLE

Roman



© Calmann-Lévy, 2025.
© À vue d'œil, 2025,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0831-9

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

À ma maman, Nicole

1

Ligne 1 du métro, Manhattan

Holly marchait.

À Manhattan, il faut marcher. Où qu'on aille, on y arrive toujours plus vite.

Sur une île où la circulation est un pari quotidien, où le nombre de taxis au mètre carré défie les lois mathématiques, les avenues sont baignées d'une double temporalité : au milieu, un chaos hurlant de carrosseries condamnées à l'immobilité, sur les côtés, le flux de milliers de paires de jambes arpentant le bitume avec la mécanique d'un compas.

Alors Holly marchait.

Elle aurait pu se payer sans sourciller un de ces SUV aux vitres fumées qui stationnaient devant les *townhouses* huppées de Greenwich Village où elle résidait, ou employer un chauffeur qui lui aurait permis,

assise à l'arrière, de continuer de gérer son business dans les embouteillages.

Mais ce signe extérieur de richesse n'avait jamais été dans la liste dont elle avait coché la plupart des cases au fil des années, de la paire d'escarpins Louboutin à la robe portefeuille Diane von Furstenberg ou à la belle maison – au beau mari, aussi, mais c'était une autre histoire.

Holly aurait pu marcher jusqu'à Brooklyn ou Harlem, à l'est, au nord – elle aurait pu marcher jusqu'au bout du monde. C'était son truc. Elle n'en faisait pas des compétitions le week-end, ne se levait pas le matin pour enfiler un tee-shirt fluo et compter ses pas sur sa montre connectée. Elle avait besoin d'aller à son rythme dans la ville, sans dépendre de personne, c'est tout. C'était un sentiment d'absolue, de profonde liberté.

Troquer ses beaux souliers contre des baskets moches faites pour des pieds qui marchent – en général, les modèles les plus beaux vous font des orteils de geisha –, expérimenter le confort supérieur d'une nouvelle

semelle à mémoire de forme lui procurait une jubilation que son mari qualifiait de fétichiste. Il ne pouvait pas comprendre, lui, l'adepte des joggings masochistes dont il rentrait avec une mine de sortie d'hôpital.

Holly marchait donc presque tous les jours, que ce soit sous le ciel floconneux de février ou la canicule poisseuse du mois d'août. Seules les pluies diluviennes, celles qui vous noient le cuir, vous bousillent le daim et vous fouettent jusqu'aux cuisses, la faisaient s'engouffrer sous terre dans les couloirs de la ligne 1 du métro. Sa respiration se calait alors instinctivement sur un autre rythme, économe, ses poumons filtrant l'air saturé de messages olfactifs, le caoutchouc, la ferraille, la bouffe chaude, la sueur et d'autres fluides laissés là par les sans-abri ou les fêtards de la veille.

Quatre stations, dans un sens ou dans l'autre, de Franklin Street à Sheridan Square, dans un wagon où elle ne prenait parfois même pas le temps de s'asseoir, enlaçant du

coude la barre centrale pour ne pas y mettre les doigts.

En avril, il pleut souvent en ville. Rien à voir avec le crachin de bord de mer, non, de bons gros seaux de pluie qui se déversent parfois jusqu'aux quais.

Rien que cette semaine, c'était la troisième fois. Il y avait eu mardi, mercredi.

Puis vendredi.

Ce jour-là.

Quatre stations, ce n'était rien. L'affaire de cinq ou six minutes. C'est ce que se disait toujours Holly, balayant du regard les gens autour d'elle pour qui cela n'avait aucune importance – trois, cinq, dix minutes, une demi-heure dans un wagon plutôt propre, le nez sur son portable, qu'est-ce que ça pouvait faire ?

Holly n'était pas quelqu'un de particulièrement hautain, elle n'avait aucune espèce de mésestime pour la population disparate des profondeurs. Elle savait d'où elle venait. Elle s'agaçait simplement de ne pas être là-haut, à la surface, libre.

Ce vendredi soir encore, elle serait transportée de son bureau de TriBeCa à sa maison de Greenwich sans passer par le sas temporel dont elle était, une demi-heure durant, la seule occupante. Et, alors qu'elle descendait les marches de la station, son estomac se serrait, ses mains se crispaient, cela n'allait pas. Elle avait l'impression de se rabougir.

Lorsqu'elle marchait, là au-dessus, Holly n'écoutait pas de musique, comme la plupart des piétons. Elle ne réfléchissait à rien de spécial, juste des pensées à la volée, une création à terminer, une pierre précieuse à assortir, la couleur d'une robe qui irait bien. Sans stress, sans employés, sans clients, sans mari. Elle aimait pourtant tout cela, son travail, sa maison, sa vie privilégiée.

Elle avait juste besoin d'être elle, de temps en temps. Holly, ou quel que soit le prénom qu'elle avait pu porter avant. Holly, c'était celui qu'elle s'était choisi pour le jour où elle réussirait, en descendant du bus qui venait d'Atlanta, lorsqu'elle avait seize ans. Comme Holly Golightly, l'héroïne sophistiquée et rêveuse

de *Breakfast at Tiffany's*. Audrey Hepburn et son long fume-cigarette, sa mythique robe fourreau noire, voilà ce qu'elle voulait être, cette fille mal attifée débarquée des vergers de pêches nourriciers de sa Géorgie natale.

Et, presque vingt-cinq ans plus tard, ce n'est pas tout à fait ce qu'elle était devenue : l'élégance était sa religion mais elle détestait la sophistication, elle était urbaine mais pas fêtarde, et surtout pas nostalgique de son enfance. Et puis Holly était un prénom qui vieillissait mal.

Le voyage prendrait plus longtemps que prévu. La rame avait stoppé en pleine voie. « Inondation à Sheridan Square », avait annoncé laconiquement la voix grésillante dans le haut-parleur. Encore. Les yeux fermés, Holly calculait mentalement le temps qu'il faudrait aux services municipaux pour disposer des sacs de sable dans l'une des plus anciennes et moins fonctionnelles stations de la ville. Cela commençait à durer.

Debout dans le wagon bondé à l'heure de pointe – mais y avait-il jamais eu ici d'heure

qui ne soit pas « de pointe », personne ne le croyait –, les passagers avaient lâché les barres, résignés.

Holly avait de la chance, elle était assise.

Mais cette gamine à côté d'elle, ce n'était plus possible.

« Trop marrant ! »

Ses jambes maigrettes se balançaient sous la banquette en plastique, et Holly avait déjà reçu deux ou trois coups de sandales. Si seulement il avait suffi de fermer les yeux, elle en aurait fait abstraction. Ce n'était pas le pire. Dans son chemisier en soie éclaboussé de pluie, Holly grelottait. Cette manie de pousser la clim à fond dans le métro, voilà un truc auquel elle ne s'habituerait jamais. En été, l'amplitude thermique entre le quai et la voiture aurait pu provoquer une fissure atomique, mais même en avril, c'était déjà trop.

Elle sentait les tresses de la gamine lui caresser l'épaule à travers le tissu fin. « Trop marrant ! », répétait sa voix perçante.

Ce qui l'amusait, c'était le porte-gel hydroalcoolique qui pendait de l'anse du sac

Birkin de Holly. Une petite boule de peluche noire qui tranchait avec le beige du cuir, une espèce de machin débile et mignon, avec deux yeux dont les pupilles roulaient quand on l'agitait.

C'était marrant, oui.

Du haut de ses escarpins de marque, Holly aimait bien les trucs régressifs, comme les distributeurs de pastilles Pez, avec des têtes de Kermit la grenouille ou Dumbo l'éléphant. Elle ne voyait pas où était le problème. Elle en avait une collection impressionnante, qui lui valait des sourires un peu paternalistes de son mari – qui lui avait tout de même offert un Donald Duck des années 1970 coté quatre cent cinquante dollars.

La boule de peluche à quatre dollars quatre-vingt-quinze de chez Bath & Body Works, avec ses petites oreilles et ses yeux mobiles, elle n'avait pas pu résister. La gamine d'à côté non plus, qui, de la main, tentait une approche de plus en plus osée.

« C'est marrant, répéta-t-elle. Tu l'aimes bien ?

– Oui, je l’aime bien », rétorqua Holly en ramenant son sac contre elle.

Si elle avait été d’une autre composition, elle aurait détaché le truc de l’anse, l’aurait prêté à la petite pour que cet arrêt sous terre dans un tube glacial lui soit plus agréable. Voire, elle aurait fini par le lui donner une fois le bordel redémarré – quatre dollars quatre-vingt-quinze pour un gel hydroalcoolique parfum piña colada à moitié entamé, qu’est-ce que ça pouvait bien faire ?

Mais voilà : elle n’aimait pas les gosses. Elle ne le disait pas à haute voix, ce n’était pas possible, vraiment pas, et pas seulement parce que c’était politiquement incorrect, mais elle n’aimait pas les gosses.

Celle-ci devait avoir six ou sept ans – autant Holly était une pointure pour estimer la valeur d’un diamant ou d’un rubis, autant elle était tout à fait incapable d’estimer l’âge d’un enfant. Les bijoux, c’était son métier. Les enfants, elle n’en avait pas chez elle, ni dans sa proxémie.

« Il est mignon, c’est un garçon ? »